

Ouvrage issu du programme de recherche  
« La représentation de l'architecture et du paysage urbain en tant que  
méthode de lecture et de transcription conceptuelle des perceptions  
visuelles urbaines liées au mouvement, à des fins de requalification »,  
Versailles 2020-2023

Sous la direction de Enrica Bistagnino, Maria Linda Falcidieno,  
Gabriele Pierluisi, Annalisa Viati Navone

## Introduction

Enrica Bistagnino, Maria Linda Falcidieno,  
Gabriele Pierluisi, Annalisa Viati Navone

### Pour citer cet ouvrage

BISTAGNINO Enrica, FALCIDIENO Maria Linda, PIERLUISI Gabriele et VIATI NAVONE Annalisa,  
« Introduction ». In : BISTAGNINO Enrica, FALCIDIENO Maria Linda, PIERLUISI Gabriele et VIATI  
NAVONE Annalisa (dir.), *Regard, mouvement, perception. Paysages urbains en mutation*. ENSA Versailles,  
2024. Ouvrage issu du programme de recherche « La représentation de l'architecture et du paysage urbain  
en tant que méthode de lecture et de transcription conceptuelle des perceptions visuelles urbaines liées au  
mouvement, à des fins de requalification », (organisé entre 2020 et 2023), LéaV/ENSA Versailles, mis en  
ligne le 1<sup>er</sup> juillet 2024, p. 05-16.

# Introduction

De nouveaux regards pour renouveler le paysage urbain à l'ère  
de l'Anthropocène

Enrica Bistagnino, Maria Linda Falcidieno,  
Gabriele Pierluisi, Annalisa Viati Navone

Cette publication marque l'aboutissement du programme de recherche « La représentation de l'architecture et du paysage urbain en tant que méthode de lecture et de transcription conceptuelle des perceptions visuelles urbaines liées au mouvement, à des fins de requalification », qui avait été lancé en 2020 par le LéaV-Laboratoire de recherche de l'ENSA Versailles et le département d'architecture et de design (DAD) de l'École polytechnique de l'Université de Gênes<sup>1</sup>.

Le programme abordait le thème de la régénération et de la reconversion des espaces urbains dégradés et/ou abandonnés, tels qu'ils sont affectés par le manque de mouvement, par les changements continus assurés par les activités humaines, par la présence d'usagers, de promeneurs, de citoyens : bref, par l'humain, qui rend ces lieux rassurants et vitaux. L'hypothèse de départ était que la récupération de lieux abandonnés en quête d'une nouvelle identité peut s'appuyer sur la production de mouvements à différentes échelles, susceptibles d'acquérir formes et qualités diverses que seule une lecture attentive, et sa mise en représentation, est en mesure de « prévoir » et de définir au niveau de la conception, c'est-à-dire lors de l'élaboration du projet.

« Mouvement et perception. La représentation du paysage urbain comme moteur du projet<sup>2</sup> » était l'intitulé de la première étape de la recherche (2021), qui a permis de questionner les multiples façons de transcrire la perception visuelle, et plus largement sensorielle, des espaces urbains dans des dessins, diagrammes, cartes, figures, signes, mais aussi en images photographiques et cinématographiques, en produits multimédias ou en textes qui contribuent à donner une première impulsion au projet. La représentation était donc considérée comme le premier niveau d'interprétation des paysages urbains et un moyen de communication de l'expérience spatiale

autour de et dans l'architecture, entendue comme une présence « en mouvement », c'est-à-dire en mutation sous le regard de l'observateur.

Le potentiel de la représentation du perçu était analysé dans son double caractère : comme lecture critique d'un contexte mais aussi et surtout comme moyen d'opérer – en termes de projet – dans la ville, de l'échelle urbaine à l'échelle du bâtiment, jusqu'à la dimension plus intime des espaces intérieurs. Les lieux privilégiés ont été les villes contemporaines pour l'extrême diversité des paysages, allant de l'abandon qui entraîne l'immobilité, le désert et l'absence de vie à des centralités bondées et bruyantes, en passant par des situations intermédiaires qui génèrent un panel très étendu de perceptions visuelles et des sollicitations multisensorielles.

Dans la deuxième étape, « Algorithmes du regard. Le paysage urbain entre représentation et projet<sup>3</sup> » (2022), nous nous sommes concentrés sur les relations possibles entre la perception visuelle et la conception des modifications du paysage urbain, entre sa représentation et sa transformation qui s'opère dans le projet, dans le contexte contemporain marqué par la crise climato-environnementale. Comme les priorités écologiques sont désormais le moteur d'une remise en cause de tous les paradigmes politiques, économiques, sociaux et anthropologiques qui caractérisent la modernité, elles imposent aussi la prévision d'autres paysages marqués par la coïncidence entre la catégorie esthétique (qui connote, depuis les premières définitions, l'essence même de « paysage ») et la catégorie éthique du monde à venir. Elles s'avèrent être autant d'occasions de transformer les espaces hybrides, incertains, dégradés, insécurisés et répulsifs de nos métropoles en des lieux accueillants, partagés et inclusifs. À la question que nous avons posée, « Quel genre de paysage imaginons-nous pour nos villes-métropoles ? », les réponses se sont orientées vers des formes oscillantes, traversées par ce double mouvement qui imprègne l'espace urbain contemporain : l'« urbanisation du territoire » et le mouvement inverse de la « territorialisation de la ville ». Pour contrer le statut d'hyperville<sup>4</sup>, spontané et en dehors de tous projets réfléchis, que les structures urbaines actuelles ont assumé, n'étant plus régies, comme autrefois, par des relations hiérarchiques entre le centre et la périphérie, ni qualifiées comme des systèmes linéaires connectant la ville et la non-ville (les banlieues notamment), il ne reste qu'à travailler les connexions entre les vides, les friches,

les densités, les pôles en mouvement et les endroits marqués par l'immobilité et l'inaction ; il ne reste qu'à assumer la dimension extensive typique de l'hyperville, cette ville-territoire dans laquelle les deux termes précédemment opposés de « territorialisation » et d'« urbanisation », et leurs retombées sur le rapport campagne-ville ou nature-culture, devraient trouver une nouvelle relation tendant à la symbiose.

Cette perspective nous a amenés à considérer le paysage urbain d'aujourd'hui en tant qu'ensemble de territoires en mutation et à accepter le rapport problématique environnement-paysage comme déclencheur du projet.

Dans la troisième phase (2023) de notre recherche, à caractère plus expérimental et visuel, que nous avons baptisée « Imaginaires<sup>5</sup> », le paysage urbain est considéré comme la résultante d'une interaction entre un lieu en tant que donnée physique et une culture qui l'interprète, le transforme et le reconstruit en même temps, comme un système vivant de relations vitales, voire biologiques, entre les habitants et les territoires, un système pourvu d'une dimension physique, symbolique et mémorielle.

« La ville, en son tissu vivant et tactile, écrivait Jean-Christophe Bailly, est comme un gigantesque dépôt d'images, d'images souvent perdues qui n'appartiennent qu'à la mémoire du passant et qui stagnent, en attente, comme une réserve que le pas longe et parfois éveille. Toute ville est comme une mémoire d'elle-même qui s'offre à être pénétrée et qui s'infiltré dans la mémoire de qui la traverse, y déposant un film discontinu de flocons » (Bailly, 2013, p. 87).

Travailler le paysage dégradé ou investi par un procès de transformation, ou en attente d'une nouvelle identité, amènerait dans un premier temps à produire des représentations alternatives et synthétiques du réel à partir de notre sensibilité qui a saisi son essence et sa structure, afin d'explicitier les éléments clés induisant son amélioration. Ce que l'on a souhaité observer pendant ce troisième moment, c'était précisément la transition d'un paysage sensible, résultat d'une opération d'abstraction réalisée dans et par la perception visuelle, vers la représentation d'un paysage rationnel et objectif telle que définie dans les plans d'un projet finalisé ou fixé dans un discours critique achevé.

L'objectif était donc de vérifier s'il était possible de formuler un nouveau concept de ville contemporaine à partir de ses multiples représentations,

qui soit en mesure d'intégrer le changement de paradigme culturel qui investit notre monde, plus que jamais atteint par les inégalités sociales et les crises environnementales.

Nous nous sommes alors attelés à produire une sorte d'Atlas, dans le sens explicité par Georges Didi-Huberman à propos d'Aby Warburg : « L'Atlas warburgien est un objet pensé sur un pari. C'est le pari que les images, assemblées d'une certaine façon, nous offriraient la possibilité – ou, mieux, la ressource inépuisable – d'une relecture du monde. Relire le monde : en relier différemment les morceaux disparates, en redistribuer la dissémination, façon de l'orienter et de l'interpréter, certes, mais aussi de la respecter, de la remonter sans croire la résumer ni l'épuiser » (Didi-Huberman, 2011, p. 20).

Afin d'exalter sa nature d'outil de connaissance, l'Atlas a été orienté vers la définition d'une cartographie totale, d'une *mappa mundi* entendue comme une description iconographique du monde laissant émerger les multiples manières de (perce)voir la ville ou le monde, et en même temps leurs portraits (Marin, 1994, p. 204-218) ou l'autoportrait collectif de notre civilisation : les visions urbaines rassemblées dans l'Atlas renvoyaient en effet, comme un miroir déformant, au monde urbain réel et à son interprétation par les auteurs et les concepteurs.

Les articles ici rassemblés ont pour ambition de revenir sur les points clés abordés au fil de ces trois ans d'échanges, de développer et de compléter la réflexion théorique par son application à des études de cas. Ainsi, la première partie, « Planifier les transformations paysagères. Stratégies politiques et études scientifiques », s'ouvre sur la complexité de la définition du sujet principal de la publication : le « paysage » considéré dans ses multiples déclinaisons et échelles, ses dimensions physiques, sociétales et artistiques, induisant appréciation esthétique, sentiments d'affection et jugements de valeur qui assument tous la mobilité du sujet (le « paysage ») auquel ils s'appliquent. Le paysage est aujourd'hui au centre des débats contemporains les plus animés sur son avenir, sur le futur de nos villes et des sociétés qui les habitent, tiraillé entre des stratégies de protection, voire de muséification des stratifications historiques, et des politiques de transformation en un état qui correspondrait mieux aux attentes des

communautés, en mesure de garantir, en même temps que la régénération des espaces matériels, celle de la société.

Le paysage, donc, en tant que catégorie symbolique, esthétique, éthique, critique et politique unificatrice. Mais quel paysage ?

Eh bien, un paysage différent de ce qui a été envisagé jusqu'à présent, une entité mixte entre l'urbain et le territorial répartie de manière fractale dans la ville contemporaine. Une entité étendue de manière tentaculaire et par zones, mais aussi constituée de formes naturelles très différentes, plus ou moins anthropisées, dont la présence est plus ou moins évidente, qui se situent à différentes échelles entre le microcosme et le macrocosme urbains. Un paysage diffus et omniprésent, dessiné ou résiduel, qui peut, dans sa complexité, réabsorber l'oxymore du paysage urbain : être à la fois nature et ville.

Tout d'abord, une réflexion sur son statut s'impose : le paysage, aujourd'hui, grâce à la réflexion théorique et à la pratique opérationnelle qui le définissent, a assumé le rôle d'une nouvelle forme d'urbanisme, le rôle systémique de connexion et de liaison entre les éléments de l'univers urbain. Il restaure, définit et récupère les fragments de l'hyperville contemporaine. C'est un sujet théorique qui devient de plus en plus une solution potentielle pour la ville future. Sa présence phénoménologique et sa substance ontologique (en particulier en relation avec la crise environnementale) lui permettent d'être utilisé comme un liant entre les complexités et les apories de la ville contemporaine.

Assumant ce nouveau rôle régulateur de la ville, le paysage s'hybride évidemment avec les faits urbains et avec la question d'être vu et vécu à partir des paradigmes de l'information et de la représentation numériques. Sa nature est interprétée à la lumière de cette nouvelle culture des données et, en même temps, son évolution progresse vers des formes inédites de représentation sensible – des réseaux de communication, des données et de l'espace virtuel.

Non seulement le paysage urbain se prête à la redéfinition du fonctionnement de la ville en termes urbanistiques, mais la catégorie esthétique avec laquelle il s'identifie et les multiples modes de figuration tendent à résoudre, en les dissolvant, les formes plus architecturales de la ville.

L'hypothèse est faite que l'architecture entendue comme art de bâtir – du postmodernisme au néomodernisme minimal, jusqu'à l'architecture paramétrique actuelle – a progressivement été travaillée pour intégrer les caractéristiques mêmes du paysage.

Aidés par les géométries flexibles de la représentation numérique, les architectes ont commencé à faire des toits des bâtiments des terrains praticables, et de leurs balcons des supports pour des plantations vertes. De plus en plus de matériaux de construction sont contaminés par des éléments biologiques, des géométries textiles et des impressions numériques tridimensionnelles permettant l'utilisation de résines et de fibres naturelles. Le projet lui-même absorbe l'idée d'une croissance morphologique naturelle, il devient, plutôt qu'une forme finie, un processus temporel de plus en plus fondé sur la métamorphose évolutive d'une forme en une autre.

Comment faire de ces grandes lignes de projet une planification opérationnelle, comment faire du paysage un instrument du projet urbain ?

Pour répondre à cette question, il faut revenir à Rome, une ville qui a toujours généré d'autres villes, en particulier dans la relation complexe entre sa campagne et sa structure urbaine et architecturale. Et revenir à Rome-Est, un espace paysager en constant développement qui attend d'être planifié et nous donne l'occasion de voir comment une ville, à travers son paysage vécu par ses citoyens, peut s'autodéterminer de manière plus ou moins institutionnelle.

Pour détecter les changements subis par un territoire, il faut un projet, un « anneau vert », défini d'abord en termes cartographiques. Des cartes en mesure de décrire son aménagement et l'histoire urbaine, mais aussi l'état physique d'un territoire en termes phénoménologiques, et enfin une cartographie qui représente, à travers des pratiques numériques interactives, la vision que les citoyens qui l'habitent ont de ce territoire.

Et puis un projet opérationnel : le paysage est ici la rencontre de l'histoire urbaine, de la théorie de la ville et de la politique urbaine. Cette difficile synthèse est possible grâce à l'idée de « figure urbaine », qui relie concrètement des éléments de nature différente – lecture d'un lieu, urbanisme, théorie de la ville, rente foncière et économie – avec les pratiques spontanées d'appropriation de l'espace public.

Dans ce cas, projet théorique et projet concret d'urbanisme ont en commun la lecture et l'interprétation du paysage en tant qu'espace urbain du futur. Il s'agit d'une vision préliminaire fondée, d'une part, sur une vision éthico-politique, c'est-à-dire une prise de position par rapport à l'évolution du monde et, d'autre part, sur l'analyse concrète des lieux, en termes tant scientifiques que figuratifs/phénoménologiques.

En ce qui concerne le premier point, il convient de rappeler que, en ce moment historique, le choix de confier au paysage urbain un rôle de changement découle notamment de l'acuité de la crise environnementale en cours, qui est un indice plus général de la crise de notre système économique et politique, déclenchée par l'idée de la consommation et de la croissance infinies. Une crise environnementale qui est donc aussi une crise sociale. Sur cette base, le paysage urbain, sa définition, est une question éthique/politique.

Deuxièmement, la lecture attentive de l'état du paysage urbain, de sa condition d'existence, est une pratique incontournable. Nous ne devons pas renoncer à l'idée que l'observation attentive d'un phénomène visant également à provoquer des formes de résonance et d'empathie entre percevant et perçu est le premier geste qui nous permet (encore) d'apprendre le monde.

C'est à travers cet acte d'observation fine que peut naître un projet. En effet, la dichotomie linéaire entre la phase analytique de la lecture et la phase synthétique du projet doit être dépassée. La lecture est déjà projet. Le projet est une lecture continue. Il faut lui donner le sens général d'une opération cognitive, où réflexion analytique et acte créatif alternent dans un processus continu et se superposent constamment. Représenter, c'est déjà inventer ; inventer, c'est s'approcher le plus possible du mystère du monde pour participer à son processus créatif permanent.

Inventer la ville de demain, celle d'une nouvelle *civitas* qui établit un autre rapport au vivant en général, c'est projeter sur la ville d'aujourd'hui, à travers sa représentation, la ville de demain. C'est-à-dire projeter sur l'hyperville contemporaine le paysage urbain de la « quatrième ville », une forme de cité qui assume la terre dans sa matérialité et sa potentialité de matériau de construction comme protagoniste, dans sa complexité

physique et biologique, qui retrouve l'urbanité, qui gagne de l'espace sur l'architecture. Ainsi, l'architecture devient l'infrastructure du paysage.

La « quatrième ville », c'est aussi une série de dessins mixtes entre analogique et numérique, autant de préfigurations du projet construites à partir de l'observation et de l'expérience urbaine. La série d'images sur la ville de Massy, au sud de Paris, présentée ici sous la forme d'un atlas, ouvre la deuxième partie du texte, faisant glisser le discours vers la représentation de l'espace urbain, entendue comme un « acte » constructif du monde.

Dans la seconde section de cet ouvrage, « Anticiper les mutations. Le regard révélateur », nous avons regroupé les études portant sur l'imagination de l'avenir des paysages urbains à partir de la perception sensible de leur état présent. Elles ambitionnent de donner quelques réponses à la question principale qui a taraudé artistes et architectes, mais aussi historiens : « Comment les différentes formes de représentation, qu'elles soient analytiques (textes) ou artistiques (images), traduisent-elles la perception sensorielle de systèmes en mouvement et en mutation : espaces explorés en marchant ou qui mutent sous un regard fixe et qui transmettent un mouvement intérieur à celui qui perçoit ? Comment cette observation fine et sa mise en représentation peuvent-elles être utilisées comme l'ingrédient principal d'un projet de transformation ? »

Aborder le paysage par l'observation, l'expérience physique et le ressenti n'est pas une pratique nouvelle mais vient de loin ; elle n'est pas non plus expérimentale mais théorisée. Il suffit de penser à la notion de « pittoresque » telle qu'employée par Auguste Choisy dans son *Histoire de l'architecture* (1899) pour désigner l'expérience perceptive de l'Acropole d'Athènes. De par la disposition des monuments au sol et les relations visuelles qu'ils entretiennent entre eux, l'observateur est confronté à une logique d'appréhension qui nie toute axialité et frontalité, car elle privilégie les vues obliques et en biais imposées par des chemins sinueux et transversaux. L'expérience du paysage archéologique de la colline sacrée ou de la Domus du Poète tragique à Pompéi, telle que nous la relate Le Corbusier, confirme la priorité du regard et du ressenti du corps sur les plans dessinés, abstraits, techniques et souvent aphasiques, bref sur les outils de l'architecte hérités de la culture Beaux-Arts. La nécessité de

faire de la perception (qu'on est amené, de façon erronée, à lier à la seule vue) une expérience multisensorielle pour mieux analyser et décrire l'art du XX<sup>e</sup> siècle a conduit Peter Collins à mettre au point une autre notion toujours efficace aujourd'hui, celle de « parallaxe ». Il s'agit d'un phénomène qui se produit au niveau du champ visuel, engendré par les vues latérales, voire par la latéralité du regard, et qui est exacerbé durant les déplacements dans les moyens de transport. Ainsi, il est possible d'apprécier les effets de la parallaxe sur notre ressenti face à l'œuvre *En sortant de Paris* (1994-2004) de l'artiste tessinoise Adriana Beretta, une séquence de vingt-six photographies en noir et blanc prises à la suite à bord d'un train en sortie de la gare de l'Est. Positionnées le long d'un couloir, elles restituent l'expérience tangentielle de la perception des fragments de la ville de Paris depuis la vitre d'un compartiment de train, et imposent aux observateurs cette dissociation de l'orientation de la marche (le fait d'avancer tout droit) par rapport au regard qui, lui, est tourné vers la paroi pour appréhender les vingt-six tableaux. Ces derniers sont pensés comme autant d'extraits du flux continu des éléments urbains qui défilent lors d'un voyage en train : bâtiments, rues, fleuves, infrastructures, tunnels, voitures, végétation y apparaissent incomplets, coupés, comme des visions décontextualisées. Les photos sont reliées par un ruban rouge continu, constitué de lettres alphabétiques se succédant sans aucun sens, visant à simuler le ralentissement des facultés visuelles qui souvent atteint les passagers et les fait tomber dans un état de demi-sommeil induit par le mouvement du train. À ce fil rouge est également confiée la tâche de distraire les yeux de l'observateur de la lecture des scènes paysagères, pour qu'il accède aux chemins sinueux de l'intime. Ce double registre, la ville sur le fond et le ruban au premier plan, représente deux états de l'apprentissage : celui opéré par un œil vigilant et celui confié à un regard ralenti qui transfigure ce qu'il a retenu lorsqu'il tombe dans une condition d'isolement, d'absorption, d'absence. C'est là, dans la sphère émotionnelle des sentiments et de la pensée prélogique, en dehors de la conscience, que la transformation des paysages commence. Plusieurs œuvres d'Adriana Beretta se prêtent à être considérées comme l'amorce d'un projet urbain à partir de nouvelles visions esquissées dans ses décompositions de lieux – qu'elle explore en marchant et dont elle s'empare en les fixant avec son appareil photo – et ses

remontages dans une configuration inédite où apparaissent les figures qu'elle reconnaît comme étant principales.

C'est toujours à partir des sensations primaires que la réalité éveille en nous et que les formes nous transmettent par écran interposé que deux régisseurs amateurs comme Pier Paolo Pasolini et Reyner Banham se sont essayés à appréhender la complexité de villes (Orte) et de métropoles (Los Angeles) par un double mouvement – la mobilité du regard et celle de la caméra –, auquel s'ajoute, dans le cas de Los Angeles, un troisième mouvement, celui de la voiture d'où Banham enregistre les images brutes avant de les monter en une séquence cinématographique. Ainsi, le renforcement de la perception dynamique amené par le triple cinétisme permet une compréhension de plus en plus fine de la dynamique urbaine, de l'évolution incessante des endroits que nous habitons. Même si les villes historiques, comme Orte dans le cas de Pasolini, apparaissent de prime abord immobiles, statiques, parfaites dans leurs morphologies cristallisées au fil des siècles, il est possible de reconnaître des éléments perturbateurs de la perception d'un paysage immuable, des présences en mesure de secouer l'observateur en extase face à sa forme accomplie. C'est à partir du dérangement que ces facteurs déstabilisants produisent au niveau des sensations que, encore une fois, les procès de relecture, d'interprétation et de mise en représentation sont déclenchés pour aboutir à un ou plusieurs scénarios et projections futurs. Éléments perturbateurs qui partagent la même fonction d'obstacles situés au sol décrits par Le Corbusier dans les *Carnets d'Orient*, empêchant le corps d'avancer sur des parcours rectilignes, le contraignant à emprunter des chemins transversaux ou sinueux pour offrir au regard des vues surprenantes et insoupçonnées.

Enfin, l'histoire de nos villes nous révèle une dialectique soutenue entre une planification imposée d'en haut, répondant parfaitement aux règlements en vigueur et intégrant correctement les prescriptions des manuels techniques d'urbanisme, et des alternatives souvent formulées d'en bas et marquées par un côté utopiste et désacralisant. En sont un exemple les propositions futuristes du projet « Paris Parallèle » de 1960 porté par la revue *L'Architecture d'aujourd'hui*, qui s'opposaient à la stratégie de décongestionnement du centre de Paris à travers la fondation de villes nouvelles

prévues par le plan de Paul Delouvrier. C'est ce dernier qui fut finalement choisi par l'État, mais il s'est révélé, après coup, problématique. Ainsi se confirme la nécessité d'imaginer des solutions parallèles à partir des connexions organiques existantes dans les territoires, mais invisibles aux crayons des techniciens. Se confirme également l'importance de les faire affleurer dans la perception multisensorielle, de les mettre en valeur dans la représentation, de les transformer dans le moteur du renouvellement de nos paysages : c'est ce que nous enseignent les bonnes pratiques d'analyse et de conception identifiées par les auteurs de ce recueil, qui apparaissent en harmonie avec cette définition du paysage que nous pouvons finalement retenir comme partagée :

« Le paysage, s'il nous entoure, certes, s'il nous environne, est aussi en nous, non pas comme une simple pensée, un souvenir ou une image mentale, mais comme une impression, une sensation à la fois puissante et diffuse. Nous oublions que le paysage est avant tout un milieu qui nous affecte et dans lequel nous baignons, agissons, pensons, décidons, rêvons aussi. Il est une des conditions sensibles et émotionnelles de notre existence. Nous ne sommes pas seulement "dans" le paysage. Il est une dimension constitutive de notre existence sur terre » (Besse, 2018, p. 5-6).

## Notes

1. Le programme s'inscrit dans le cadre de la convention établie entre le DAD et le LéaV. Responsables : Maria Linda Falcidieno et Enrica Bistagnino (DAD), Gabriele Pierluisi et Annalisa Viati Navone (LéaV). Voir Maria Linda Falcidieno et Enrica Bistagnino, juin 2021. *GUD - Magazine about architecture, design and cities*, hors-série « Sguardi ». Raison for research, p. 24-27, <https://urlz.fr/pmjS>.

2. Maria Linda Falcidieno, Gabriele Pierluisi (dir.), « Mouvement et perception. La représentation du paysage urbain comme moteur du projet », colloque international organisé par le LéaV en partenariat avec le DAD, École polytechnique de l'Université de Gênes, 18-19 juin 2021 (en visioconférence). Les actes du colloque ont été publiés dans Enrica Bistagnino, Maria Linda Falcidieno, Gabriele Pierluisi, Annalisa Viati Navone (dir.), *GUD, ibid.*, p. 180-181.

3. Enrica Bistagnino, Maria Linda Falcidieno, Gabriele Pierluisi, Annalisa Viati Navone (dir.), colloque international « Algorithmes du regard. Le paysage urbain entre représentation et projet », École polytechnique de l'Université de Gênes, 29-30 avril 2022 (en visioconférence). Les actes du colloque ont été publiés dans Enrica Bistagnino, Maria Linda Falcidieno, Gabriele Pierluisi, Annalisa Viati Navone (dir.), avril 2022. *GUD - Magazine about architecture, design and cities*, hors-série « Figurazioni », p. 289, <https://urlz.fr/pmjW>.

4. Il existe de nombreuses définitions pour désigner les espaces et les paysages urbains des villes contemporaines. Nous retenons celle d'hyperville formulée par André Corboz (2009, p. 51-61), car elle inclut plusieurs concepts.

5. Les résultats ont été publiés dans Enrica Bistagnino, Maria Linda Falcidieno, Gabriele Pierluisi, Annalisa Viati Navone (dir.), juillet 2023. *GUD - Magazine about architecture, design and cities*, hors-série « Immaginarium », p. 140, <https://urlz.fr/pmk>, et présentés dans le cadre de l'exposition « Immaginarium », qui s'est tenue du 13 au 21 juillet 2023 à la galerie Gaspare De Fiore, DAD, École polytechnique de l'Université de Gênes, sous la direction d'Enrica Bistagnino, Maria Linda Falcidieno, Gabriele Pierluisi et Annalisa Viati Navone.

## Bibliographie

ABBADIE, Luc, 2017. *Manifeste du Muséum : quel futur sans nature ? Muséum Manifesto : what future without nature ?* Paris : éd. du Muséum national d'histoire naturelle.

BAILLY, Jean-Christophe, 2013. *La Phrase urbaine*. 1<sup>re</sup> éd. Paris : Seuil.

BESSE, Jean-Marc, 2018. *La Nécessité du paysage*. Marseille : Parenthèses.

CHOISY, Auguste, 1899. *Histoire de l'architecture*. Tome 1. Paris : Gauthier-Villars.

CORBOZ, André, 2009. *Sortons enfin du labyrinthe !*. Gollion : InFolio.

DIDI-HUBERMAN, George, 2011. *Atlas ou le gai savoir inquiet. L'œil de l'histoire 3*. Paris : Minuit.

MARIN, Louis, 1994. *De la représentation*. Paris : Seuil/Gallimard. La ville dans sa carte et son portrait. Propositions de recherche [1981].

BISTAGNINO, Enrica, FALCIDIENO, Maria Linda, PIERLUISI, Gabriele, VIATI NAVONE, Annalisa (dir.), juin 2021. *GUD - Magazine about architecture, design and cities*, hors-série « Sguardi », p. 180-181, <https://urlz.fr/pmjS>.

BISTAGNINO, Enrica, FALCIDIENO, Maria Linda, PIERLUISI, Gabriele, VIATI NAVONE, Annalisa (dir.), avril 2022. *GUD - Magazine about architecture, design and cities*, hors-série « Figurazioni », p. 289, <https://urlz.fr/pmjW>.

BISTAGNINO, Enrica, FALCIDIENO, Maria Linda, PIERLUISI, Gabriele, VIATI NAVONE, Annalisa (dir.), juillet 2023. *GUD - Magazine about architecture, design and cities*, hors-série « Immaginarium », p. 140, <https://urlz.fr/pmk1>.